

Philippe Dujardin
13 décembre 2006

Banane bleue et « global cities » : concepts et avatars de la « megalopolis ».

Comme l'avait montré l'exposé précédent, depuis l'affaiblissement progressif du modèle westphalien, à une logique de territoires s'est substituée une logique de réseaux transnationaux. Cet exposé, ainsi que le débat qui s'en est suivi, s'est intéressé à l'un de ces réseaux : celui des villes mondiales et des mégalo-poles. Comment sont-elles apparues ? De quelle manière structurent-elles le monde ? Telles sont les questions que les intervenants se sont posées. Après avoir défini le concept de ville mondiale (une ville mondiale est caractérisée par l'importance de son rôle à toutes les échelles de pouvoir), ils ont montré que l'apparition de ces villes mondiales est la continuité d'un long processus historique d'affirmation des villes, entamé depuis le Néolithique et accéléré depuis la Révolution industrielle. Quant à l'évolution récente des villes, elle est marquée par l'étalement urbain, qui s'opère en trois phases : desserrement, individuation, périurbanisation. Parmi ces villes, certaines se détachent par leur importance : ce sont les villes mondiales. Les intervenants ont proposé une hiérarchisation de ces villes selon différents critères : le produit urbain brut, les services avancés, les flux ; ils ont cependant souligné les limites de telles hiérarchisations, qui ne se basent que sur des critères économiques alors que d'autres critères, notamment politiques et culturels, ont leur pertinence.

Le développement des villes et l'étalement urbain ont abouti à la création de « mégalo-poles », que les intervenants ont définies comme des espaces où l'interaction des villes est telle que certaines zones urbaines peuvent être considérées comme la banlieue de plusieurs villes à la fois. Ils ont recensé trois mégalo-poles : les mégalo-poles américaine, japonaise et européenne, ainsi que deux mégalo-poles incomplètes (Johannesburg – Pretoria en Afrique du Sud et Rio de Janeiro – São Paulo au Brésil). Elles fonctionnent en un réseau appelé « archipel mégalo-politain mondial », dont elles sont les « îles ». Cet archipel constitue le centre névralgique du monde : ainsi, la grande majorité des échanges mondiaux et des transactions financières s'y effectuent. C'est un « réseau en apesanteur », c'est-à-dire que les différentes « îles » sont déconnectées du reste du territoire national et fortement interconnectées. Toutefois, cette forte interconnexion ne gomme pas les différences qui existent entre ces différentes mégalo-poles, notamment du point de vue de l'organisation spatiale. Les villes mondiales sont le centre de ces mégalo-poles, c'est-à-dire que c'est dans ces villes que se prennent les décisions, par opposition à la périphérie (les banlieues) définie par son absence d'autonomie décisionnelle.

Le débat est revenu sur plusieurs points abordés dans l'exposé. Tout d'abord, la classe s'est interrogée sur la hiérarchisation des villes mondiales et les critères de classification retenus, en s'intéressant au statut de Paris, dont l'influence politique et culturelle est certaine mais dont le rôle économique est plus limité. Les intervenants

ont ainsi précisé que l'ensemble des facteurs de puissance concourait à définir une ville mondiale, mais que le critère économique était primordial, ainsi que l'interconnexion avec les autres « îles » de l'archipel mégapolitain. De même, s'est posée la question de la pertinence de la notion de « banane bleue » allant de Londres à Milan. Il semble en effet peu judicieux d'en exclure Paris : bien qu'elle en soit séparée topographiquement par la Champagne et la Picardie, la densité des réseaux la reliant au reste de la mégalopole la rattache fortement à cet ensemble.

Par la suite, la discussion a porté sur les relations entre une mégalopole et le territoire auquel elle appartient : le réseau mégapolitain est-il « en apesanteur » ? Les Parisiens se sentent-ils par exemple plus proches d'un New-Yorkais que d'un Limousin ? Malgré une certaine convergence de modes de vie dans les « global cities », les habitants d'une ville mondiale se sentent culturellement plus proches de leurs concitoyens que des habitants d'autres métropoles mondiales. En effet, si les nouvelles technologies informatiques offrent aux habitants des villes mondiales la possibilité de communiquer entre eux, cela ne signifie pas qu'ils le font en effet. Le rapprochement mentionné entre citoyens des villes mondiales est peut-être alors plus l'effet d'une « élite » qui cherche à se couper du reste des citoyens que de la masse des gens, ou est probablement plus effectif économiquement qu'humainement.

Enfin, la conférence s'est demandée si la puissance croissante des villes mondiales affaiblit le pouvoir des États auxquels elles appartiennent, et des États en général. Ainsi, s'il est indéniable que ces villes ont acquis un poids considérable, il existe un lien entre la puissance d'une ville mondiale et celle de l'État auquel elle appartient : les États eux-mêmes encouragent l'affirmation de leur(s) principale(s) ville(s) en tant que ville(s) mondiale(s). Conséquemment, il peut être dangereux pour un État de chercher à répartir le pouvoir qu'une ville mondiale a accumulé sur l'ensemble de son territoire, car cela affaiblirait cette ville sans pour autant bénéficier au territoire concerné. Aussi le pouvoir des villes mondiales participe-t-il de celui des États, en le faisant évoluer.